Pour un usage modéré du constructivisme en sciences de l'information et de la communication

Construction's questions. The epistemological silences of a necessary critic

Isabelle Gavillet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4356>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.4356

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 135-158

ISBN : 978-2-86480-848-0

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Isabelle Gavillet, « Pour un usage modéré du constructivisme en sciences de l'information et de la communication », *Questions de communication* [En ligne], 6 | 2004, mis en ligne le 25 mai 2012, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4356> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.4356

> ÉCHANGES

ISABELLE GAVILLET

Centre de recherche sur les médiations

Université de Metz

gavillet@sha.univ-metz.fr

POUR UN USAGE MODÉRÉ DU CONSTRUCTIVISME EN SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION

Résumé. — Longtemps écarté du vocabulaire des sciences de l'information et de la communication (SIC), le constructivisme fait surface et se présente selon les termes d'une polémique dans le cadre des études sur le journalisme. Par-delà un champ de recherche borné, il se pourrait que les enjeux relatifs à ce débat épistémologique témoignent d'une querelle émergente dans les SIC : la pensée scolastique contre la pensée réfléchie. D'un côté, une « hyper-identification émerveillée » et la reproduction systématique de théories « mandarinales » ; de l'autre, une attention à la construction sociale, scientifique et médiatique de la connaissance. L'origine d'une telle fracture est certainement à lire dans l'irruption d'objets sociaux dont l'analyse réclame une pluridisciplinarité *de facto*, révélant la faiblesse des modèles jusque-là allant de soi. La temporalité, la réflexivité, la dénaturalisation des objets sont des préoccupations constructivistes qui s'expriment dans l'étude de cas et dont il sera rendu compte par une réhistorisation de la médiatisation des homosexualités. Cependant, le constructivisme en SIC comporte des limites, parmi lesquelles : un usage galvaudé du substantif, le risque d'une stérilisation de la pensée constructiviste par excès de précaution disciplinaire, et le fantasme de faire surgir « la » vérité alors qu'elle est affaire de position et d'opinion.

Mots clés. — Épistémologie, péril constructiviste, biais scolastique, études de cas, genres, temporalité, réflexivité, dénaturalisation des objets, *illusio*.

Révolution copernicienne dans les sciences de l'information et de la communication (SIC) ? À l'approche du trentième anniversaire de sa reconnaissance en tant que section universitaire autonome, l'interdiscipline semble s'offrir un bilan épistémologique. Le constructivisme, ostensiblement prononcé, tenait colloque à Béziers en avril 2003¹. Ailleurs, et sur le mode d'un « que sont nos modèles scientifiques devenus ? », certains chercheurs attestent encore des prémisses d'un bouleversement paradigmatique dans le champ des SIC. Il en est ainsi de Gilles Gauthier qui, jonglant avec la figure de la prétérition, semble bien décidé à tuer le constructivisme en SIC dans l'œuf. Dans son article intitulé « Critique du constructivisme en communication » (Gauthier, 2003), l'auteur démonte – sans avoir l'air d'y toucher – une posture scientifique heuristique pour les sciences humaines et sociales. La question valait évidemment la peine d'être posée. Mais pour ce faire, fallait-il réduire les implications d'une démarche constructiviste à son application aux études sur le journalisme et à ses possibles travers ? Faudrait-il, au contraire, tenter de cartographier, voire de modéliser le constructivisme dans les SIC comme y aspiraient peut-être les protagonistes du colloque de Béziers ? Mon avis est que ni l'une ni l'autre des positions n'est tenable et que la dénégation, tout comme la tentative de modélisation du constructivisme en SIC, ne sont que le reflet d'une science jeune, préoccupée de ses modèles et de sa pérennité et, par conséquent, préoccupée de ce que l'on pourrait qualifier de péril constructiviste. Dans une première partie, j'étayerai cette idée en me fondant sur des cas précis, issus de mon expérience d'auditrice et de communicante à des colloques dans le champ des SIC.

Comme tout un chacun, je pourrais – un « Que sais-je ? » à la main (Le Moigne, 1999) –, contribuer à légitimer les usages du constructivisme en information et communication en reproduisant sa savante genèse : Protagoras, Aristote, Pyrrhon, Léonard de Vinci, Montaigne et Pascal, Giambattista Vico, Immanuel Kant, Paul Valéry, Gaston Bachelard, Norbert Wiener, Georges Bateson, Heinz von Foerster, Ernst von Glasersfeld, Yves Barel, Jean Piaget, Herbert A. Simon, Edgar Morin... Je me contenterai de partager l'hypothèse que « nous n'accédons peut-être pas à l'essence du réel [...], mais [que] nous accédons à l'expérience cognitive maîtrisable des phénomènes par lesquels nous décrivons : expérience qui s'accomplit en tant que phénomène, ou qu'action, impliquant ainsi sa propre connaissance pour l'expérimentateur »

¹ « La place du constructivisme pour l'étude des communication », colloque organisé par le Centre d'étude et de recherche sur l'information et la communication à Béziers, les 17-18 avril 2003 (Mucchielli, 2004). Voir également le dossier « Le "constructivisme". Une nouvelle vulgate pour la communication ? », *Communication et langages* (2004).

(*ibid.* : 43). Hypothèse que j'ai inéluctablement faite mienne au cours des analyses effectuées sur les constructions sociales, scientifiques et télévisuelles d'une question de société. Quoi qu'il en soit, je soutiens ici que l'on ne peut discuter du constructivisme en SIC qu'à partir de nos expériences et expérimentations légitimes et que les études de cas éclairent davantage les potentialités ou les limites constructivistes que ne le ferait un montage théorique modélisant à propos de bouleversements épistémologiques qui nous sont directement contemporains. Mon propre usage du constructivisme est lié aux impératifs que réclamait un objet nouveau, sous-estimé et négligé par notre interdiscipline : l'homosexualité à la télévision. Confrontée à la stérilité des études de contenu généralement pratiquées dans les recherches sur la télévision, un ajustement théorique et de nature constructiviste s'est imposé à moi. Mes principales références – hétéroclites peut-être – sont : Peter Berger et Thomas Luckmann (1966) pour la construction sociale de la réalité ; Michel Foucault (1976) pour la construction et l'historicité des sexualités ; Pierre Bourdieu (1980, 1992, 1998, 2002) pour les questions de construction du fait scientifique, d'objectivation, de construction et d'incorporation des habitus sexués et sexuels ; Bruno Latour (1989, 1991) pour la construction du fait scientifique et de la temporalité ; Daniel J Boorstin (1961) pour la construction de l'événement, et plus précisément du « pseudo-événement ». La deuxième partie de cette contribution sera consacrée à deux aspects du constructivisme qu'il me paraît important de valoriser au terme de ma recherche : la réflexivité, autrement dit la position et la posture du chercheur et la conscience de cette position et de cette posture, ainsi que la temporalité ou plus exactement la construction d'une temporalité médiatique.

Faut-il modéliser le constructivisme ?

Bien sûr, on peut suivre Gilles Gauthier lorsqu'il déplore une sorte d'omniprésence irraisonnée du substantif « constructivisme » dans nos disciplines. D'ailleurs, l'idée aurait fait son chemin puisqu'en 2001, Bernard Lahire écrivait – idée que la presse ne tarderait pas à populariser – que « la métaphore de la construction sociale de la réalité [...], utile lorsqu'elle participe de la dénaturalisation et de la déséternisation de certains faits sociaux [...], devient embarrassante dès lors qu'elle se convertit en un tic de langage non-interrogé » (*in* : Molénat, 2003). Il n'en demeure pas moins que l'éloquence constructiviste en SIC se double progressivement d'applications pratiques et de modèles théoriques. Déjà, il n'était pas envisageable de parler de « constructivisme classique » au singulier, comme l'a rappelé

Christian Le Moëne (2004) à Béziers, inventoriant les différentes figures de ses manifestations : le constructivisme dialectique, le constructivisme empirique, le constructivisme méthodologique, le constructivisme logique, le constructivisme radical, le constructivisme social, le constructivisme projectif, le constructivisme des interprétants, le constructivisme génétique ou historique, le constructivisme socio-politique, etc. De surcroît, l'éclectisme des interventions ayant trait au seul champ des SIC a ouvert la voie à une véritable conjugaison du constructivisme en quatre temps essentiels. Premièrement, une manière de le pratiquer qui peut être dialectique, empirique ou méthodologique. Deuxièmement, le constructivisme suppose une localisation d'« interprétants » divers qui peuvent être d'ordre socio-culturel, socio-idéologique, socio-cognitif ou théorico-conceptuel, etc. Troisièmement, la visée de construction du constructivisme peut s'appliquer de façon radicale ou restreinte, elle peut avoir une finalité de structuration du monde, de partage social ou scientifique, d'action commune, etc. Quatrièmement, le bénéficiaire de la construction peut être le *vulgum pecus* dans le cas de la construction de la réalité quotidienne, et le chercheur dans le domaine de la connaissance scientifique. Qui plus est, le constructivisme s'applique à deux paradigmes fondamentaux : la réalité quotidienne à un niveau empirique ou la connaissance scientifique à un niveau épistémologique. Et que dire de ses objets ? En vrac : la femme et l'enfant autiste d'abord, le professionnel ou l'utilisateur, etc. ; puis la situation de travail, de communication ou de valorisation, etc. ; les représentations enfin, celles de l'immigré, les protocoles, l'idée du constructivisme, etc. Ceci étant, restait encore à régler le problème de l'articulation des niveaux de construction. C'est chose faite : ils sont « micro, méso ou méta » ; « déjà là, hérités, ou encore construits » ; « au niveau immédiat des acteurs ou d'une situation englobante qui les dépasse » ; « ce sont enfin différents niveaux de pratiques ».

Voilà donc le constructivisme disséqué, compartimenté, et... stérilisé. Gagnait-il à être ainsi mis en boîte, quasiment prêt à l'emploi ? O ui, pour affirmer la richesse épistémologique du constructivisme et son apport inéluctable aux SIC dans l'ostentation de la variété des objets et de leurs approches. En cela, nous nous opposons à Gilles Gauthier qui limite l'étendue d'un courant de pensée à son application par Bernard Delforce et Grégory Derville à un sous-champ : les études sur le journalisme (sous-champ que les SIC partagent d'ailleurs avec la sociologie dans le domaine des études sur les médias). Deux chercheurs qui, selon lui, borneraient eux-mêmes la portée théorique du constructivisme à une opposition rudimentaire au positivisme. Non, en revanche, lorsque le constructivisme paraît s'apparenter à un modèle de pensée institué semblant participer du tarissement de l'opinion du chercheur et de l'effacement pur et simple de sa posture. Non, car c'est

précisément contre une science avide d'économie cognitive et contre ses modèles de prêt-à-penser que je tente de m'inscrire ici. Voici quelques exemples qui dénotent d'une nécessaire coupure – ou parfois d'un nécessaire prolongement – épistémologique dans nos disciplines et du péril qu'elle fait encourir aux modèles théoriques et méthodologiques jusque-là allant de soi.

Vers une coupure épistémologique

Vers une coupure épistémologique ou les analyses de contenu, *stricto sensu*, ont-elles encore du sens dans les SIC ? Ce sont évidemment les études sur les médias « classiques » que j'interroge, avec toute la maladresse due à la généralisation abusive et commune en SIC, c'est-à-dire la pensée binaire d'une science s'occupant, d'un côté, des médias traditionnels, et des organisations, de l'autre. D'ailleurs, on pourra noter que si le débat constructiviste existe dans le champ des études sur les nouvelles technologies – sous l'angle de l'opposition entre ergonomie et pédagogie dans la construction du savoir par l'apprenant notamment –, il ne se manifeste jamais de façon aussi violente sur les scènes des SIC (publications, colloques, congrès...) que dans les débats opposant les chercheurs occupés par les médias traditionnels et parfois, peut-être, plus occupés par leur position dans le champ que par leurs objets. C'est pour cette raison que je parlais, à dessein, de péril constructiviste, péril pour l'inclination au biais scolastique, péril pour la pensée d'école et son « hyperidentification émerveillée » (Bourdieu, 2002 : 179). Péril encore pour un champ de recherche qui craint d'être grignoté par la sociologie, parce qu'il pense partager les mêmes objets et qui, complexé, a cru s'en distinguer en se focalisant sur les études de dispositifs. Or, la sociologie étudie les objets sociaux quand les SIC étudient la médiatisation des objets sociaux. De ce point de vue, la sociologie, protectionniste, a plus à craindre pour sa pérennité que les sciences, potentiellement interdisciplinaires, de l'information et de la communication. Il est un fait que l'intrusion des objets sociaux – et des sociologues – dans les problématisations de l'interdiscipline se manifeste avec toujours plus de vigueur. À cet égard, je soulignerai la tenue d'un atelier trivialement, mais explicitement, intitulé « Études *gender* » lors du dernier congrès de l'Association française des enseignants et chercheurs en cinéma et audiovisuel, l'une des vitrines des études en audiovisuel et de leurs représentants dans les SIC².

² « La fiction éclatée : petits et grands écrans français et francophones », organisé par l'Afeccav avec le soutien de l'INA, de l'université Lyon 2, de l'ENS de la SCMS (Society of Cinema and Media Studies), les 6, 7 et 8 juil. 2004.

Éventuelle dégénérescence d'un modèle d'analyse

En novembre 2003, c'est à Metz que se tenait un colloque international et pluridisciplinaire consacré à la mémoire du génocide rwandais³. Parmi les interventions, soucieuses d'éthique et de méthode, une contribution d'obédience « information et communication » était consacrée à la médiatisation télévisuelle du génocide rwandais sur des chaînes généralistes françaises. Fondant sa démarche sur l'analyse de contenu – la parole des journalistes – Virginie Spies éprouvait une méthode qu'elle avait testée sur la médiatisation des attentats du 11-Septembre, deux ans auparavant. Cet exemple, que je me permets d'emprunter à la production de notre collègue, est l'occasion de poursuivre l'échange avec la chercheuse, en le faisant glisser d'une question philosophique, telle que posée par Gilles Gauthier, à une question méthodologique. Les attentats du 11-Septembre semblaient donc un événement paradigmatique pour l'analyse du traitement médiatique des événements socio-politiques. Ma question serait alors : peut-on reproduire le modèle d'analyse des attentats du 11-Septembre pour l'analyse du génocide rwandais ? Les objets sont-ils comparables ? Bien sûr, l'objectif d'une recherche sur les médias est de faire avancer la connaissance sur les modalités d'analyse des médias, pas sur les objets médiatiques. Mais peut-on y parvenir par le biais d'une mise en équivalence des objets ? Dans le cas présent, les résultats des deux analyses pourraient bien s'annuler. Lorsque Virginie Spies étudiait la parole des journalistes durant la journée du 11-Septembre, il y a deux ans, le choix de son objet était-il motivé par le souci de la prise en compte de l'innovation, de l'événement, de la rupture dans le flot ou le flux télévisuel ? Si tel était le cas, je formulerais une première objection, liée à une question de construction de la temporalité médiatique par la chercheuse : comment, s'il s'agit – ou non – d'une innovation télévisuelle, justifier de l'application de ce modèle d'analyse à la médiatisation du génocide rwandais, alors que celle-ci avait historiquement lieu sept ans avant le 11-Septembre 2001 ? Peut-on prendre pour modèle d'analyse un événement postérieur à l'événement analysé ? Dans ce cas, où se situerait l'innovation relative à l'analyse de la télévisualisation du 11-Septembre ? Et une seconde objection : si l'objectif de la communication était de montrer que certaines chaînes de télévision sont prisonnières de leur dispositif d'énonciation, ces deux analyses étaient-elles utiles puisque cette idée est désormais un lieu commun à revisiter dans nos disciplines ? Voilà donc l'exemple d'une analyse de contenu telle que nous en croisons souvent en SIC. Certes, il s'agit d'une communication isolée. D'autres formes de

³ Colloque « Les langages de la mémoire. Littérature, médias et génocide au Rwanda », 6, 7 et 8 nov. 2003, organisé par le Centre Michel Baude – Littérature et spiritualité (CMBLS), et le Centre de recherche sur les médiations (CREM) de l'université de Metz (actes à paraître, sous la direction de P. Halen et J.W. alter).

vulgarisation de modèles d'analyse pourraient être plus menacées par le spectre du constructivisme et de son attention aux objets. Je pense aux publications qui se donnent à lire comme des méthodologies d'analyse, des introductions à l'analyse des médias – notamment de la télévision – et dans lesquelles, faute de recul et de connaissances, les étudiants, toujours effrayés de ne pas accéder à la « vérité », à l'« objectivité », foncent tête baissée.

Je me situe en contrepoint de ces démarches de type modélisant et certainement restrictives, parce que j'estime que les méthodes qui permettent d'aboutir à la connaissance des objets sociaux et de leur traitement par les sciences ne doivent pas avoir pour finalité d'entériner de grandes théories savantes. En d'autres termes : la démarche constructiviste et ceux qui s'en réclament feraient miroiter à une pensée scolastique – de même qu'ils l'en écarteraient définitivement – les avantages d'une socio-analyse de l'esprit scientifique, c'est-à-dire d'« un principe de liberté, donc d'intelligence » (Bourdieu, 2002 : 180). Déjà, déclare le sociologue, Flaubert reprochait à la science sociale de son temps d'être incapable de « prendre le point de vue de l'auteur », c'est-à-dire de se situer au point où se situait l'auteur, celui qu'il occupait dans le monde social et à partir duquel il voyait le monde : « Se situer en ce point, c'est prendre sur le monde le point de vue qui est le sien, le comprendre comme il le comprenait, donc, en un sens, le justifier » (2002 : 184). Par là, je n'entends pas affirmer que la recherche n'est qu'une question de posture et d'opinion, mais je reconnais que la recherche est une question de posture et d'opinion. En cela, je ferais volontiers miennes certaines des conclusions de Marlène Coulomb-Gully (2002 : 112) lorsqu'elle écrit, à propos de la distinction entre analyse de discours (AD) et analyse de contenu (AC) dans les études de télévision : « Contrairement à l'AC qui se fonde sur des opérations parfaitement routinisées [...], l'AD se fonde sur des éléments en partie intuitifs [...], chaque problématique va engendrer les outils spécifiques de son exploration. Tout est chaque fois à réinventer, avec le risque, à chaque fois, de ne rien trouver, contrairement, sans doute, à ce qui se produit en analyse de contenu où une fois que la machine est lancée, elle finit toujours par produire un résultat. [...] C'est sans doute aussi cette facilité initiale de l'AC qui explique en partie son succès. En AD en revanche, il existe un réel saut qualitatif entre les principes consistant à intégrer les éléments contextuels et co-textuels propres au discours TV et la *pratique* de l'analyse. Il peut arriver qu'AD et AC travaillent sur un même objet [...]. Mais le plus souvent, me semble-t-il, elles ne privilégient pas les mêmes objets d'analyse, et surtout elles ne leur posent pas les mêmes questions ». Distinction entre étude de contenu et étude de discours qui présenterait, selon moi, une analogie structurelle avec la distinction scolastique/constructivisme dans le champ des études sur la télévision.

Une posture constructiviste pour l'analyse des homosexualités à la télévision

Devons-nous tenir compte du fait que les objets que nous analysons sont construits par des agents – agis et agissant, portés par l'*illusio* (Bourdieu, 1992) –, ou alors participer – consciemment ou non – à la naturalisation de ces objets ? Il me semble que, en substance, telle est la nature du débat sur le constructivisme. Reconnaître que les résultats de nos analyses dépendent de notre position – dans la société, à l'Université, dans un champ de recherche –, c'est évidemment prendre le risque de nous exposer, c'est aussi une posture, un engagement. Le choix de rompre avec une tradition réifiante et un scientisme verbeux préoccupé de ses concepts plus que de la connaissance du monde social et de la construction de la connaissance sur le monde social. De ce point de vue, poser le débat académique sur le constructivisme dans les études sur le journalisme permet d'éluder la question de la place du chercheur et de la connaissance pour la transposer à celle du journaliste et de l'information. Les enjeux du débat sont de taille et la hantise du constructivisme n'en est que plus forte. Les mots qui l'expriment en attestent : « [J] mettrai seulement en relief un trait qui me semble caractéristique du constructivisme tel qu'il s'affiche aujourd'hui : je soutiendrai qu'il relève d'une *idéologie* plutôt que d'une position véritablement philosophique. Je soulignerai après coup un *effet pervers* de ce *déravage*. J'entends ici idéologie dans le sens péjoratif qui lui est souvent donné d'une *dépravation des idées* »⁴ (Gauthier, 2003 : 197). Or, de quoi parlons-nous jusqu'à présent et que Gilles Gauthier qualifie de « dépravation des idées » ? Nous parlons d'intégrer des réflexions et des méthodes de nature épistémologique dans les recherches en SIC. « Qu'est-ce que la connaissance (la question gnoséologique) ? Comment est-elle constituée ou engendrée (la question méthodologique) ? Comment apprécier sa valeur ou sa validité (la question éthique) ? » (Le Moigne, 1999 : 4), telles sont les trois questions fondamentales posées par l'épistémologie et à propos desquelles les réflexions en SIC ne me paraissent pas avoir à pâtir. Jen veux pour preuve le fait que les détracteurs du constructivisme appliquent ces mêmes questions aux sulfureux objets nouveaux. Durant les années d'études que j'ai consacrées aux homosexualités médiatisées – maîtrise, DEA, doctorat – les questions et réflexions relatives à ma posture et/ou à ma position n'ont pas manqué de fuser : « Ne faites pas état de vos motivations personnelles » (position, donc posture) ; « Je trouve que ton point de vue est militant, est-ce que tu es homosexuelle ? » (posture,

⁴ Mis en italique par nous.

donc position) ; « Si la normalité sexuelle est pensée comme une construction, alors il faut militer pour la libération de Dutroux » (posture) ; « L'Université, ça n'est pas gay » (posture et position) ; « Est-ce que vous comparez la médiatisation des homosexuels à celle des immigrés ? » (posture). Ces questions sont exemplaires d'un hypocrite sursaut d'objectivité où la sexualité, qui est ordinairement priée de se taire, de demeurer hors de portée de l'Université, est appelée à se révéler dans l'objectif de garantir à celui qui l'a mobilisée l'assurance de la crédibilité. Autrement dit, position et posture sont indissociables dans l'esprit des chercheurs, mais elles semblent être curieusement dissociées dans leurs propres recherches. Examinons la dernière question, relative à l'immigration. Me viendrait-il à l'idée de demander à un chercheur travaillant sur l'immigration s'il compare la télévisualisation de l'immigration à celle de l'homosexualité ? J'aurais l'air fin. Mais que l'immigration soit devenue un sujet à ce point attendu et entendu dans nos disciplines que la question de la construction de cet objet ne se pose plus de façon systématique et que l'analyse de sa médiatisation soit perçue comme mesure étalon de l'examen de toutes les différences ne semble guère incommoder les assemblées. Que le terme « immigration » dans ces travaux, comme dans l'ensemble de la société, soit actuellement mobilisé pour qualifier uniquement les populations originaires du Maghreb ou d'Afrique noire ne semble pas susciter d'incitation au positionnement et à l'objectivation du chercheur. Pourrait-on décemment imaginer qu'au beau milieu d'un colloque scientifique des voix s'élèvent pour demander : « Est-ce que vous traitez la question de l'immigration parce que vous êtes d'origine maghrébine ? » ; « Votre propos, parce que vous êtes d'origine maghrébine, n'est-il pas militant plutôt que scientifique ? » ; « De quelle confession religieuse êtes-vous ? » ; « Votre analyse de la médiatisation des banlieues n'est-elle pas influencée par vos convictions politiques ? » ; « Fustigez-vous le catholicisme parce que vous êtes juif, musulman, bouddhiste ? ». Ces questions ne se posent pas parce qu'il n'est pas envisageable de les poser et qu'elles sembleraient malveillantes dans une micro-société qui fonde ses repères sur des valeurs instituées telles que la laïcité et l'altruisme par opposition au racisme. Une socio-analyse des chercheurs en SIC pourrait certainement se révéler éclairante sur ce point. Me voilà donc évoluant dans un milieu où, paradoxalement, discuter les positions sexuelles serait moins discréditant que de discuter les positions politiques et religieuses. Et par une surenchère des problématiques assimilées, j'aurais dû prendre pour modèle d'analyse les objets dont on ne discute pas, ou plus. Ça n'était et ça n'est toujours pas mon projet que d'appliquer une grille d'analyse préformatée à des objets de recherche avec pour seule perspective que de valider des modèles de pensée dominants. En outre, ma perspective m'a conduit non pas uniquement à prendre la mesure du traitement télévisuel différencié des

groupes dominés, mais à faire se déplacer le questionnement de l'objet aux modes de construction et de représentation sociales de la connaissance. De ce point de vue, les homosexualités présentent le double avantage du sujet équivoque et du terrain non balisé. En ce sens, une étude portant sur les homosexualités est un excellent révélateur de nos pratiques scientifiques. D'où certainement la contiguïté qu'entretiennent les études sur le genre et le constructivisme (Marche, 2003). D'où certainement aussi la méfiance que suscitent les études sur le genre en France (Éribon, 1998). Et Geneviève Fraisse (2004 : 60) de citer fort à propos Virginia Woolf : « Quand un sujet prête à de nombreuses controverses – ce qui est le cas pour toute question qui, d'une façon ou d'une autre a trait au "sexe" –, on ne peut espérer dire la vérité, on doit se contenter de montrer comment on est parvenu à l'opinion qu'on soutient ».

Un souci de réflexivité : les études sur le genre et leurs perles

Mise en bouche : « En quoi consiste l'infériorité intellectuelle de la femme ?[...] Que lui manque-t-il ? De produire des germes, c'est-à-dire des idées [...]. L'infériorité intellectuelle de la femme doit nécessairement, comme son infériorité physique, entraîner des conséquences sociales ». Quiconque s'intéressera aux représentations des sexes sans tenir compte des définitions académiques, telles qu'elles circulaient encore à la fin du XIX^e siècle, privera sa recherche de la reconnaissance de structures cognitives invariantes, ou de leurs variations relatives, dans l'imaginaire collectif. Cet extrait de l'article « Femme » que Françoise Héritier (1996 : 11) a tiré du *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle, 1866-1876* n'est rien d'autre que notre héritage culturel sous une forme qui fait encore recette au XXI^e siècle. L'éguée par Aristote, cette représentation de la femme découle de l'idée, fort simple, que la masculinité est synonyme de souffle et de puissance, symbolisés par le pneuma (sperme vitalisant), quand la femme n'est que matière inerte à travailler dans l'objectif de sculpter des enfants plus ou moins monstrueux selon leur degré d'éloignement de la masculinité et de ses attributs (homme, homme efféminé, femme masculine, femme). Cette conception du masculin et du féminin oriente la moindre de nos opérations de représentation des genres (Bourdieu, 1998). La recherche scientifique n'est pas exempte de cette constante culturelle et sociale. Dans le cas de la recherche démographique, on ne s'est intéressé au masculin qu'à partir de la fin des années 70 et sous l'impulsion de quelques chercheurs. La fécondité et la stérilité n'étaient jusque-là qu'affaire de femmes : « De même, en démographie, une prise de conscience s'opère sur les liens entre la position sociale des chercheurs et l'objet des recherches. La démographie apparaît comme

une « science située » dont le développement dépend de la forme des réseaux constitués par les chercheurs, ce qui amène certains chercheurs à analyser les raisons de l'élimination du point de vue masculin dans l'étude démographique de la fécondité » (Tain, 2003 : 80). Cette participation du chercheur à la reproduction d'une relation de domination est encore présente sous la plume du biologiste gay américain Bruce Bagemihl (1999) qui, dans son ouvrage, remet en cause les études effectuées par ses homologues sur la sexualité animale, invariablement décrite comme étant vouée à la reproduction de l'espèce, selon la « vision traditionnelle du règne animal, celle de l'»arche de Noé», qui réclame deux sexes, mâle et femelle, formant un couple »⁵. Plus proches de nous, et dans la sphère des études audiovisuelles, semblables points de vue hétérocentrés circulent. Ainsi Nathalie Giraudeau, analysant les représentations du sida à l'écran, dresse-t-elle une typologie des différents genres de sexualités et de leur monstration filmique. L'auteur, docteur en médecine, entendant l'homosexualité comme une déviance – la déviance n'étant pas définie au sens sociologique du terme –, en arrive à la conclusion que « les représentations filmiques de cette orientation sexuelle s'éloignent [donc] des représentations sociales dominantes et cherchent ouvertement à les faire évoluer vers plus de tolérance » (Giraudeau, 1998 : 83). Cette conclusion est l'aboutissement d'une série de constatations telles que : « L'image des homosexuels dans les fictions du corpus est assez homogène et positive. Dans la plupart des films ou téléfilms américains, le personnage principal, s'il est homosexuel, est souvent un homme jeune (une trentaine d'années), ayant réussi professionnellement, cultivé et sensible. [...] Ces films montrent des personnages exemplaires, assumant pleinement leur homosexualité » (*ibid.* : 63-64). L'auteur ajoute : « L'image d'une homosexualité vécue dans l'ambivalence et la tourmente, représentant une transgression morale est plus fréquente dans les films anglais [...] ou français [...] et souvent liée à une bisexualité. [...] Globalement, on ne trouve pas dans le corpus d'homosexuels tournés en dérision. Il est vrai qu'il y a très peu de comédies dans notre corpus. La tolérance semble être une règle envers cette orientation sexuelle » (*ibid.* : 65). Le médecin précise encore : « L'image de l'homosexualité féminine y est peu sexualisée, très pudique. Elle est surtout liée à l'amitié et à la tendresse. Dans les deux cas [les deux films analysés], il s'agit de bisexualité pour le personnage séropositif » (*ibid.* : 67). C'est dire que pour être tolérés, les homosexuels doivent être représentés selon les schèmes de la représentation sociale de l'hétérosexualité : beauté, jeunesse, réussite sociale, amour, couple, masculinité, féminité, fidélité et infidélité qui rime avec châtiment, en

⁵ « L'homosexualité, aspect méconnu de la diversité animale » (*Le Monde*, 08/12/99).

l'occurrence le sida. En fait, Nathalie Giraudeau contribue à légitimer une vision hétérodoxe en naturalisant ses manifestations. Elle semble négliger que les films qu'elle analyse sont eux-mêmes porteurs d'idées communes, et donc facteurs de reproduction de ces mêmes idées communes. Mais les lacunes scientifiques relatives à la question de la télévisualisation des homosexualités sont encore à chercher du côté de la construction d'une temporalité médiatique biaisée, parce que pensée dans les termes de la linéarité. C'est ainsi que Dominique Mehl (1996 : 233) attestait, relayant en cela le discours de la presse, d'une coupure dans les modes de représentation télévisuelle au début des années 90 : « En entrant dans l'ère du libéralisme culturel, nos sociétés sont aussi entrées dans l'ère du relativisme culturel ». Une conception évolutionniste qui est loin de convenir au traitement médiatique des homosexualités⁶ et à laquelle j'ai proposé, à l'instar de Bruno Latour (1991), de substituer l'idée d'une coupure synchronique des modes de représentation. Cette conception progressiste des dispositifs télévisuels – et plus globalement du temps irrémédiablement partagé entre un avant et un après – est toutefois commune à une majorité de chercheurs et à l'ensemble de la société. Ce qui explique que des théories telles que celle de *La télévision de l'intimité* concourent à généraliser l'idée d'un accroissement de la tolérance à l'égard des sujets marginaux. Les médias participent également de la reproduction et de la socialisation de ces idées préconçues. Le constructivisme et la dénaturalisation afférente des objets sont un gage de rectitude face à cette méconnaissance généralisée des sujets sociaux.

Construction et socialisation d'une temporalité médiatique biaisée

Programmée dans la soirée du 23 au 24 juin 1995, *La Nuit gay* est intégralement consacrée aux homosexualités et se décline à la façon d'une journée de télévision⁷. *Demain Monsieur*, un documentaire de cinquante minutes proposant une historicité télévisuelle de l'homosexualité inaugure la soirée. Ce montage de cinquante-huit extraits d'émissions françaises ou étrangères diffusées entre 1966 et 1995 suggère une conception résolument dichotomique de la télévisualisation des sexualités intermédiaires à travers une série d'oppositions élémentaires : avant vs après, occultation vs visibilité, discrimination vs reconnaissance. Il est possible de scinder le

⁶ Voir notre thèse : *Constructions sociales et télévisuelles des homosexualités. 1950-2000* (Gavillet, 2002).

⁷ Différents types de programmes se succèdent tout au long de la nuit : des documentaires, des publicités, des flashes d'information, des reportages, des courts et longs métrages, des témoignages.

documentaire *Demain Monsieur* en dix sous-thèmes qui sont autant de marqueurs périodiques, puisque le montage instaure une chronologie linéaire décrivant l'évolution des rapports télé/homosexualité de la répulsion à l'attraction⁸. Les premières séquences de l'émission, spectaculaires à l'aune des catégories actuelles de représentation des homosexualités, feront l'objet d'une démonstration tendant à écarter l'hypothèse d'un média initialement tyrannique à l'égard des homosexualités, hypothèse que, d'emblée, *Demain Monsieur* avance en posant le rapport originel de la télévision aux homosexualités en termes de répression.

Encadré 1 : Extraits de *Demain Monsieur*.

« Dans les années 50-60, éternne le commentaire, la télévision ne parlait jamais d'homosexualité, c'était un sujet tabou, sulfureux ». La première émission sélectionnée par les réalisateurs du documentaire, une dramatique diffusée en 1966, situe l'homosexualité dans le prétoire d'un tribunal⁹. Le fragment retenu permet d'apprécier cet échange entre des représentants de la partie civile :

— *Le procureur* : L'affaire comporte des aspects un peu particuliers et j'incite les personnes qui auraient les oreilles pudiques à les fermer dès le début des interrogatoires.

— *Le juge* : Brigadier, c'est vous qui avez découvert les relations coupables qui existaient entre Renard et le jeune Léon Rastier ?

— *Le brigadier* : J'ai observé attentivement l'individu Renard, il ne me paraissait pas normal. Je me dis, ce lascar serait pédéraste que ça ne m'étonnerait pas outre mesure.

— *Le procureur* : Renard, le moment est venu maintenant de confesser vos fautes. Depuis quand aviez-vous des relations coupables avec le jeune Rastier ?

Puis le commentaire d'enchaîner : « À l'époque, ça ne rigole pas, et il y a encore le rectangle blanc lorsque *Lecture pour tous* reçoit Roger Peyrefitte à propos de son roman *Notre Amour*. C'est le premier aveu télévisé ». Quelques bribes de la conversation suffisent à donner le ton :

— *Roger Peyrefitte* : Ce n'est pas sans réflexion qu'un homme de mon âge livre au public une pareille confession.

— *Pierre Dumayet* : Je ne sais pas pourquoi, ce livre m'a gêné, c'est une réaction que vous devez entendre couramment.

⁸ *Le temps du soupçon, La psychiatisation et l'anonymat, La dérision, L'aveu des célébrités, Le sujet de société, Le cinéma et la culture, Les homosexuels prennent la parole, Le sida, de la provocation à l'argument économique, La fin des tabous*. Pour une analyse intégrale de l'émission, cf. Gavillet (2002).

⁹ *Le secret de la mort de Monsieur Rémy*, dramatique tirée de la série *En votre âme et conscience*, réalisation de Jean Bertho, ORTF (11/10/66).

— Roger Peyrefitte : *Ce n'est pas étonnant, la nouveauté gêne. Il n'y a pas de prosélytisme, il y a une évidence, il y a une constatation, c'est ainsi et cela ne me semble pas pouvoir se discuter.*

— Pierre Dumayet : *Je crois que je suis un lecteur fourvoyé car le prosélytisme je le vois presque dans toutes les phrases, comme dans celle-ci qui incite presque à la jeunesse éternelle : « Un vrai pédéraste est sur la brèche jusqu'à son dernier jour », je cite, je passe une phrase, vous dites « Un pédéraste n'est jamais gâteux ».*

— Roger Peyrefitte : *Ce n'est pas cela que j'appellerais du prosélytisme, j'appellerai cela une plaisanterie.*

Puis le montage nous transporte dans une *Émission médicale* du 19 octobre 1970, intitulée « *Portrait d'un psychiatre* », et réalisée par Igor Barrère : « La même année, dans une *médicale* sur la psychiatrie, ces quelques réflexions » poursuit la voix over :

— *Le psychiatre* : *Le thème d'aujourd'hui a été un thème assez brûlant, assez passionnant et passionné, c'était celui de l'homosexualité, pratiquement dit en clair.*

— *Une femme* : *Chacun sait ce qu'ils sont et tout le monde le supporte bien.*

— *Le psychiatre* : *Jusqu'où doit-on aller dans la tolérance du symptôme ? Est-ce qu'on doit laisser faire en se disant, bon, ils ne peuvent pas faire autrement ou est-ce que nous avons à intervenir ? C'est souvent la question qu'on se pose à l'intérieur de nos réunions.*

Et le commentaire d'enchaîner : « À l'époque, l'homosexualité est soignée. C'est donc une *émission médicale* qui en guise de première émission lui est consacrée ». Suit un montage d'extraits de l'*Émission médicale* du 29 novembre 1973, intitulée « *L'homosexualité* », également réalisée par Igor Barrère :

— *Le présentateur* : *C'est un phénomène important puisque les statistiques s'accordent à penser qu'environ une personne sur quinze est concernée par ce problème. C'est aussi un phénomène troublant. [S'adressant à un chercheur] Y a-t-il un rapport entre la physiologie et l'homosexualité ?*

— *Le chercheur [suivant du doigt un diagramme]* : *Nous avons, par définition mis sur une même ligne horizontale les moyennes des mesures d'un très grand nombre de sujets normaux, établissant ainsi le morphogramme normal.*

— *Le présentateur* : *Ça c'est l'homme moyen.*

— *Le chercheur* : *En pointillé, ce que donne le morphogramme de la femme moyenne normale. Alors nous avons établi cette technique chez nos homosexuels. Eh bien, je vous donne très brièvement les résultats. La majorité, 54 % pour être juste, avait des morphogrammes vraiment très normaux. Et j'ajoute que quelques-uns de nos sujets avaient une allure même que je qualifie d'hyper-andrique, comme ce sujet que vous voyez ici. La courbe qui est en haut en plein, et qui était un athlète extrêmement musclé et qui avait une homosexualité prédominante, et même plutôt passive et un tantinet masochiste.*

— *Le présentateur [à André Baudry, fondateur du club et de la revue Arcadie] : Est-ce qu'il y a un type d'homosexuel ?*

— *André Baudry : Ah non, ça pas du tout, pas du tout, pas du tout...*

— *Le présentateur [interviewant deux hommes dos à la caméra] : Messieurs, il y a longtemps que vous vivez ensemble ?*

— *Les témoins anonymes : Oui, quatorze ans. Nous nous connaissons depuis vingt ans, mais nous sommes ensemble depuis quatorze ans. [...]*

— *Le présentateur [dans un bar, interviewant un jeune homme qui a le regard voilé par un bandeau incrusté sur l'image] : Et quel métier faites-vous ?*

— *Le jeune homme : Chauffeur poids lourds.*

— *Le présentateur : Chauffeur poids lourds ? Et est-ce que vous avez toujours été homosexuel ?*

— *Le jeune homme : Toujours, du plus loin que je me rappelle.*

— *Le présentateur : Et exclusivement ?*

— *Le jeune homme : J'ai fait une expérience avec une femme, j'ai vécu avec elle pendant six mois, mais ça ne marchait pas.*

— *Le présentateur [s'adressant à un homme d'âge mûr, portant une moustache, une barbe, des lunettes et dont le regard est également voilé par un bandeau en incrustation] : Vous êtes misogyne ? [Coupure et passage au fragment suivant]*

— *Le présentateur [s'adressant à André Baudry] : Est-ce que l'homosexualité peut être contagieuse ? [...]*

Invisible, délinquant, prosélyte, malade mental, l'homosexuel, nous apprend l'émission, sera encore une folle cathodique, un intellectuel, un athlète grec, un militant, un sidéen, un ingénieur du *lobbying*, un citoyen ordinaire, un Anglais, un Allemand, un Espagnol, un Canadien, un Américain, un Afrikaner... et pour terminer un homme heureux. En effet, la dernière séquence de *Demain Monsieur* illustre le bonheur gay : « Depuis quelque temps, même sur les écrans français, on voit des homos heureux ». Et dans un extrait de l'émission *Ça se discute*, on peut voir Roger Bidot, un retraité de soixante ans, raconter à quel point son union homosexuelle est fondée sur l'amour, le partage et le bonheur. Puis le documentaire de conclure en s'autoproclamant en rupture avec les représentations dominantes : « Ah, une dernière chose au fait, en 1995, une chaîne cryptée consacre toute une nuit à l'homosexualité. Allez, bonne nuit les petits ! ».

Cependant, ce modèle diachronique de construction de la temporalité télévisuelle des homosexualités ne résiste pas à une réhistoricisation du concept d'homosexualité, pas plus qu'à une analyse synchronique des diffusions télévisuelles ayant trait aux homosexualités ou des contextes

sociaux, politiques ou techniques dans lesquels émergent les discours audiovisuels. Les arguments sont légion qui renversent la direction de l'historicité audiovisuelle entreprise par Canal+. D'abord, peut-être serait-il intéressant de rappeler que, en matière d'homosexualités, l'invisibilité n'est pas systématiquement synonyme d'exclusion et que les homosexuels ne sont jamais autant persécutés au cours de l'histoire que lorsque leur visibilité augmente. C'est le cas à New York dans les années 30 (Chauncey, 1998 : 98-99) ; à Londres et Berlin, puis à Paris qui remplace Berlin comme « centre de la scène homosexuelle » durant la Seconde Guerre mondiale (Tamagne, 1998 : 49). Ensuite, l'homosexualité en tant que sujet de télévision n'est pas à distinguer de l'hétérosexualité et de la sexualité dans son ensemble qui sont très tôt sondées par l'œil des caméras et filtrées par un dispositif de surveillance télévisuelle. En atteste le célèbre carré blanc qui fait son apparition à la télévision le 26 mars 1961 et qui est employé 49 fois en 1964, c'est-à-dire à d'autres fins que de réprimer l'homosexualité. Et, de fait, la première signalétique concerne une dramatique de Maurice Cazeneuve sur la Résistance qui dévoile une comédienne nue... de dos. Le carré blanc s'affiche encore lors de la diffusion de *Quai des brumes* et *Hôtel du Nord* de Marcel Carné. Le 12 mai 1964, la présentatrice Noëlle Noblecourt est renvoyée pour avoir montré ses genoux. En 1966, le carré blanc est remplacé par un rectangle blanc qui ne disparaît qu'en 1979. Au début des années 50, la télévision n'en est qu'à ses balbutiements. En 1953, 10 % seulement du territoire la reçoivent et soixante mille postes couvrent le pays. Il n'existe qu'une chaîne jusqu'en 1964 (Jannoney, 1996). Pourtant, le 13 août 1957, la RTF diffuse *Le Chevalier d'Éon*, un téléfilm relatant les frasques de cet officier et agent secret de Louis XV qui, costumé en femme, accomplissait ses missions¹⁰. Évidemment, le contexte de monstration des homosexualités est bien plus complexe qu'il n'y paraît dans le montage diffusé lors de *La Nuit gay*. Cette prétendue transcendance de la télévision qui imposerait des catégories rigides de représentation d'une homosexualité immanente n'existe que parce que l'on a pris soin d'isoler le social du télévisuel. D'un côté, le média qui jouerait et se jouerait de l'homosexualité ; de l'autre, une nature homosexuelle, immuable, que l'on façonnerait à volonté sur les écrans le long d'une flèche irréversible du temps : invisible, forçat, malade mental... Invisible, forçat, malade mental, l'homosexuel l'a effectivement été, mais dans les représentations sociales avant de l'être dans les représentations médiatiques. Invisible, parce que l'homosexualité n'existait pas avant qu'on la qualifie, et qu'on la qualifie en regard d'une hétérosexualité tout aussi équivoque. « [...] Il n'y avait

¹⁰ La fiche de cette dramatique est la première occurrence d'une série de 380 fiches descriptives d'émissions ayant trait aux homosexualités durant la période 1950-1997 et recueillies à l'INA à partir du seul descripteur « homosexualité ».

pas d'anormaux quand l'homosexualité était la norme » écrivait fort habilement Marcel Proust (1932 : 18). C'est bien là toute l'ambiguïté de la pensée humaine que de vouloir fidèlement représenter ce qu'elle a elle-même inventé et qu'elle s'obstine inlassablement à recréer. Car, si le concept d'homosexualité actualise une forme de constance en termes de préférence sexuelle – l'attirance pour le même sexe –, il ne saurait rendre compte de la diversité des cultures, des époques et des pratiques (Tamagne, 2001 ; Spencer, 1998). L'« identité homosexuelle », telle qu'aujourd'hui nous l'appréhendons communément, n'émerge qu'à la fin du XVIII^e siècle et dans un contexte précis. Le terme « homosexuel », d'origine médicale, est tout aussi repérable chronologiquement, puisqu'il apparaît en 1869. Ainsi en est-il de même pour la pédérastie qui, contrairement à une acception péjorative de l'homosexualité, comme nous aurions ordinairement tendance à l'entendre, présente des usages historiquement et socialement réglés. Il faut distinguer la pédérastie de l'homosexualité et leur émergence respective dans le champ social. La pédérastie, héritière de l'Antiquité grecque et romaine, concerne un type particulier de rapport au même sexe. Les relations sont strictement codifiées par l'appartenance sociale, le niveau intellectuel, la différence d'âge entre les amants, ainsi que les positions dans l'acte sexuel (Sartre, 1998 : 30-36 ; Veyne, 1998 : 37). David Halperin (2002 : 36), dans une tentative de réhistoricisation de l'homosexualité, insiste sur cette distinction entre pédérastie et homosexualité : celle-ci demeure une question de goûts et de rapports hiérarchiques qui « implique la préférence sexuelle sans l'orientation sexuelle », tandis que l'homosexualité concernerait la personnalité entière. Le discours et la labilité des pratiques homosexuelles sont donc un obstacle à la compréhension historique des représentations de l'homosexualité (Tamagne, 2002), et seule une connaissance des contextes sociaux, politiques et juridiques dans lesquels sont initialement diffusées les archives qui composent *Demain Monsieur* permet d'échapper à une interprétation surannée de la programmation télévisuelle. Lorsque la RTF propose une fiction mettant en scène un pédéraste délinquant en 1966, le téléspectateur de Canal + des années 90 est scandalisé. Il ignore probablement que la majorité sexuelle est fixée à 21 ans pour les homosexuels, alors qu'elle est fixée à 15 ans pour les hétérosexuels de 1945 à 1974. Que les homosexuels mineurs ayant des rapports entre eux sont poursuivis sous l'inculpation de « coups et blessures réciproques ». Que le législateur élargit la discrimination au milieu professionnel et aux loisirs. Que, en 1960, une loi est votée dans le but de lutter contre les fléaux sociaux tels que l'alcoolisme, la tuberculose ou la prostitution et qu'un sous-amendement la complète par « toutes mesures propres à lutter contre l'homosexualité » (Mossuz-Lavau, 1991 : 240). Que les lois discriminatoires à l'encontre des homosexuels n'ont été abolies qu'en 1982 : « Le sodomite était un relaps,

l'homosexuel est maintenant une espèce » (Foucault, 1976 : 59). Et une espèce qui se soigne. Bien que les dialogues et la description des images relatives à la psychiatrisation de l'homosexualité puissent paraître malvenus, le réalisateur de l'émission serait plutôt de tendance avant-gardiste eu égard au contexte socio-politique de l'époque. Il faut savoir que, en 1968, la France adopte les classifications établies par l'Organisation mondiale de la santé (OMS) en 1965 concernant les maladies mentales, et que l'homosexualité y figure au même titre que le fétichisme, l'exhibitionnisme, la nécrophilie ou le voyeurisme. Dans ce contexte, il semble presque évident que les premières émissions intégralement consacrées à l'homosexualité soient des « médicales ». Les homosexuels représentent un danger pour la société et sont nuisibles à leur famille. Toute la thématique de l'émission gravite autour des problèmes liés à l'homosexualité. La norme est celle de l'hétérosexualité, directement liée au fait que le couple est appelé à fonder une famille. Ceux qui s'en éloignent sont des aliénés que psychiatres et experts de tous horizons sont convoqués à analyser. En effet, dans ces émissions du début des années 70, psychiatres, médecins et experts sont autorisés à disséquer la vie des homosexuels. Le témoignage est déjà gage de vérité, et les chiffres, indices, courbes et mesures sont autant de garanties de l'authenticité du discours. Ces affirmations hâtives sont pourtant à nuancer car, d'une part, les propos qui s'y tiennent tendent vers une compréhension de l'homosexualité dont la redéfinition se dirige vers une homogénéisation du social ; et, d'autre part, suite aux événements de mai 1968, la médiatisation des homosexualités ne peut être envisagée en dehors d'une série d'émissions consacrées à la sexualité et aux mœurs. Si l'on s'intéresse aux caractéristiques discursives de l'émission d'Igor Barrère, il apparaît que la dialectique tout entière tend à invalider les lieux communs en matière d'homosexualité. L'homosexuel n'est pas physiologiquement déficient, il n'y a pas un type d'homosexuel, il n'est pas misogyne, ce n'est pas un dangereux pervers puisqu'il vit en couple et a des relations stables. Des citoyens ordinaires viennent confier leur sexualité sur des plateaux de télévision. Le fait qu'ils gardent l'anonymat est peut-être moins imputable aux professionnels du média qu'au risque d'affronter l'opprobre de la société ou le regard des proches.

Le cas de l'homosexualité et de la psychiatrie est exemplaire dans la mesure où il montre à quel point les influences réciproques entre le social, le politique et le scientifique se combinent dans la construction de la définition d'une question. L'homosexualité représente une « première » épistémologique lorsque sa qualification psychiatrique de maladie mentale est abandonnée aux États-Unis sous la pression des associations homosexuelles, non pas à la suite d'expériences scientifiques mais à la suite d'un vote. Soulignant l'intérêt du constructivisme en psychiatrie, Paul Watzlawick remarque que « [lors] de la préparation de la troisième

édition [du DSM : *Manuel Diagnostic et statistique des troubles mentaux*], les psychiatres ont cédé à la pression sociale et éliminé d'un coup de plume l'homosexualité de la liste des maladies mentales. C'est vraiment le plus grand succès thérapeutique qui ait jamais existé parce qu'on a soudainement "guéri" des millions de personnes de leur "maladie" » (Watzlawick, 1999 : 37). Si l'homosexualité n'est plus une pathologie, elle reste cependant un « désordre » jusqu'à l'édition révisée de 1987 qui la fait disparaître. En France, le ministre de la Santé annonce le 12 juin 1981 que l'homosexualité ne fera plus partie de la liste des maladies mentales dressée par l'OMS et adoptée treize ans plus tôt dans l'Hexagone.

Chacune des séquences de *Demain Monsieur* est ainsi à replacer dans un contexte bien plus problématique qu'il n'y paraît, et les biais de ce montage simplificateur n'auraient pas eu d'incidences fâcheuses si l'émission n'avait été excessivement médiatisée. À partir d'une recherche effectuée dans les archives des programmes courts de Canal + en janvier 1997, et plus particulièrement dans la revue de presse de *La Nuit gay*, j'ai pu retrouver soixante-seize occurrences du titre de la soirée réparties dans la presse quotidienne régionale et nationale, dans les dépêches de l'AFP et à la radio, de janvier à juillet 1995. Ces articles qui, sans exception, ont reproduit le discours spectaculaire et évolutionniste – le discours du communiqué et de la conférence de presse –, ainsi que la temporalité établie par l'émission, apparaissent comme des indicateurs de réception dans le sens où ils ont la capacité d'orienter, tout en la renforçant, la représentation collective de la télévisualisation des homosexualités. Cette émission, en s'autoproclamant « événement » et rupture dans le temps télévisuel de l'homosexualité, symbole ultime du passage de la répression à la visibilité, peut représenter un exemple emblématique de la construction du pseudo-événement tel que le décrit Daniel J Boorstin (1971). Et la circulation de cette représentation de la coupure sémiotique est telle que l'on est bien en mal de distinguer, à l'heure actuelle, qui des médias, des scientifiques, ou du citoyen lambda produit ou reproduit le lieu commun évolutionniste.

Conclusion

On l'aura compris, je suis résolument pour l'usage du constructivisme dans les SIC. Mais un constructivisme modéré, un constructivisme réfléchi et ce pour trois raisons : elles ont trait à la théorie, à la méthode et aux objets. D'abord à la théorie parce que je pense qu'une démarche constructiviste ne doit pas faire l'objet d'une modélisation, d'une prescription ; elle peut être suggérée par l'étude de cas à valeur heuristique, mais jamais enfermée dans un modèle de pensée au risque

de perdre son essence. Ensuite, une modération dans les usages est à opérer, selon moi, du point de vue de la démarche et de la méthode. En cela, je rejoins partiellement Gilles Gauthier qui dénonce une espèce de dérive du « tout construit ». Affirmer et montrer que les objets sur lesquels nous travaillons sont construits ne suffit pas à se situer dans une démarche constructiviste. Dire que les choses sont construites et le montrer, c'est aussi reconnaître que l'on participe à la construction et revient à savoir d'où l'on parle. Je récusé donc la distinction posture/position, autrement dit la distinction « idée élémentaire de construction » et « idéologie », telle que la formule Gilles Gauthier qui profite ici, me semble-t-il, d'un microphénomène d'engouement qui n'a rien à voir avec le constructivisme. Il y a bien deux moments dans le constructivisme – l'objectivation (la dénaturalisation des objets) et la réflexivité (socio-analyse) –, mais ils sont indissociables. Certains, dont Ian Hacking, proposent de spécifier ces deux moments en tordant le vocabulaire jusqu'à l'obtention d'un « constructionnisme » pour qualifier la phase de la construction (Fleury-Vilatte, Walter, 2004 : 164). Le procédé est intéressant mais, appliqué aux SIC, n'instituerait-il pas une manière de faire de la recherche qui se contenterait justement de déconstruire les objets ? N'y a-t-il pas derrière cette dichotomie verbale une forme de prudence qui, dans cette discipline, avaliserait l'idée péjorative de construction primaire telle qu'elle est formulée par Gilles Gauthier. Or, cette idée est solidement ancrée dans l'imaginaire scientifique comme appartenant à la sociologie : c'est celle de l'interactionnisme symbolique. Contrairement à l'idée commune, l'interactionnisme reconnaît l'existence de structures et analyse les phénomènes de circulation de l'information (Neveu, 1999) ; en cela, il n'est donc pas si différent du constructivisme tel que nous l'entendons et souhaitons le pratiquer en SIC. Parler de constructionnisme pourrait alors se révéler un simple réflexe langagier disciplinaire ; en même temps, celui-ci handicaperait une partie de la portée théorique (la construction sans la réflexivité) des travaux. J'ai fait l'expérience de cette précaution disciplinaire arbitraire quand, dans le titre d'une partie de ma thèse, j'ai employé le terme « constructionnisme » pour qualifier la philosophie – totalement constructiviste – de Michel Foucault écrivant *l'Histoire de la sexualité* (1976). Cela dans l'objectif de limiter les citations du substantif « constructivisme » que j'évoquais déjà à propos de Pierre Bourdieu et qui m'avait valu quelques athlétiques discussions dans le champ des sciences humaines et sociales lorsque j'étais doctorante. Or, parler de constructionnisme à propos du travail de Michel Foucault équivaut à réduire la pensée du philosophe qui, en plus de réhistoriciser l'homosexualité (la phase de dénaturalisation et de temporalisation), exhorte les homosexuels à considérer leur différence comme une posture plutôt que comme une sexualité (la phase réflexive).

Dernière limite, et non des moindres : le risque d'un hyperconstructivisme ou celui de la pratique pure et simple de l'épistémologie dans et par les SIC. Une des spécificités des SIC, leur avantage sur les autres disciplines, la force de leur interdisciplinarité tiennent au fait qu'elles ne construisent pas les objets du monde naturel, mais qu'elles analysent la façon dont les objets du monde naturel sont construits. Leurs objets sont publics, publiés ou publicisés. Choisir pour objet sa propre discipline, c'est prendre le risque de franchir les limites de la coupure épistémique en prenant pour objet un terrain vierge de toute interprétation scientifique. Si les recherches en SIC peuvent et doivent contenir un moment ou une étape épistémologique, je ne pense pas pour autant qu'elles puissent se constituer en savoir épistémologique sur la discipline elle-même. Du reste, vouloir toucher la vérité annule la posture constructiviste qui postule la résistance de l'opinion. Quelques doctorants travaillent, brillamment d'ailleurs, à la déconstruction de grands modèles théoriques circulant dans le champ des SIC. Leur démarche est problématique pour plusieurs raisons. Je discute moi-même des modèles de pensée, parce qu'au terme de mes études, de mes analyses, de ma thèse, j'estime qu'ils ne sont plus valides. Aurais-je pu prendre pour objet et contester ces modèles avant de les avoir éprouvés ? « Les chances de contribuer à produire la vérité ne semblent en effet dépendre que de deux facteurs principaux, qui sont liés à la position occupée : l'intérêt que l'on a à faire savoir la vérité (ou inversement, à la cacher et à se la cacher) et la capacité que l'on a de la produire » (Bourdieu, 1980 : 22). Un doctorant prenant pour objet une méthode a-t-il un intérêt et la capacité de produire la vérité ? Un intérêt scolastique, peut-être, s'il lui apparaît que le constructivisme est la démarche qui mène à la vérité et à l'entrée dans le champ des SIC : « Il faut objectiver tout ce qui est lié à l'appartenance à l'univers scolastique, en portant une attention particulière à l'illusion de l'absence d'illusion, du point de vue pur, absolu, « désintéressé » » (Bourdieu, 2002 : 183). Mais la capacité ? D'une part, je continue de penser qu'il faut avoir tenté d'appliquer des modèles à un objet pour pouvoir les contester, la trajectoire scientifique m'apparaît donc essentielle ; d'autre part, je m'interroge sur les méthodes mobilisées pour faire surgir « la vérité ». S'il est question de faire apparaître des opinions, des positions et donc des sociabilités et des amitiés croisées dans les études constructivistes, comment s'y prend le doctorant d'un point de vue méthodologique ? C'est là une question d'éthique puisque ces amitiés, sociabilités et opinions ne sont généralement pas publiées. En outre, le novice n'est-il pas censé y avoir accès ou intérêt ? D'où la question, à nouveau réactivée, de l'institutionnalisation de grands modèles de pensée et du point de vue : « Ce point de vue de tous les points de vue étant, selon Leibniz, le point de vue de Dieu, seul capable de produire le

«géométrique de tous les points de vue, aux deux sens du terme, c'est-à-dire de toutes les positions et de toutes les prises de positions, dont la science ne peut s'approcher indéfiniment et qui reste, selon une autre métaphore géométrique, empruntée à Kant cette fois, un *focus imaginarius*, une limite (provisoirement) inaccessible » (Bourdieu, 2002 : 186). Le fantasme sokalien n'est peut-être pas prêt de se réaliser dans les SIC, heureusement... Pour l'instant, il n'y a guère que la littérature qui l'ait exaucé en explorant les méandres du cerveau, les communications interpersonnelles, les réseaux de sociabilité, l'ethnicité et la sexualité des chercheurs (e.g. Lodge, 2001 ; Roth, 2000). On peut certainement s'approcher de la vérité de la construction de la connaissance sociale par des parcelles de la communauté scientifique. Mais le prix à payer pour prétendre atteindre cette forme d'intéressement n'est-il pas celui du désenchantement, autrement dit de l'incapacité de participer à l'*illusio* ?

Références

- Bagemihl B., 1999, *Biological Exuberance. Animal Homosexuality and Natural Diversity*, New York, Martin's Press.
- Berger P, Luckmann Th., 1966, *La construction sociale de la réalité*, trad. de l'américain par P.Taminiaux, Paris, Éd. Méridiens Klincksiek/Masson, 1996.
- Boorstin D. J, 1961, *L'image*, trad. de l'anglais par M.-J Milcent, Paris, Union générale d'édition, 1971.
- Bourdieu P, 1980, *Questions de sociologie*, Paris, Éd. de Minuit.
- 1998, *La domination masculine*, Paris, Éd. du Seuil.
- 2002, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Éd. Raisons d'agir.
- Bourdieu P, Wacquant L. J D., 1992, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Éd. du Seuil.
- Chauncey G., 1998, « Genres, identités sexuelles et conscience homosexuelle dans l'Amérique du XX^e siècle », pp. 97-107, in : Éribon D., dir., *Les études gays et lesbiennes*, Paris, Centre Georges Pompidou.
- Communication et langages*, 2004, « Le "constructivisme". Une nouvelle vulgate pour la communication ? », 139, avr., pp. 3-40.
- Coulomb-Gully M., 2002, « Propositions pour une méthode d'analyse du discours télévisuel », *Mots. Les langages du politique*, 70, pp. 103-112.
- Éribon D., dir., 1998, *Les études gays et lesbiennes*, Paris, Centre Georges Pompidou.
- Flcury-Vilatte B., Wacquant J, 2004, « Des usages du constructivisme », *Questions de communication*, 5, pp. 163-170.
- Foucault M., 1976, *L'histoire de la sexualité. 1 La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1991.

- Fraisse G., 2004, « À côté du genre », pp. 59-84, in : Ben Slama R., Cornell D., Fraisse G., X iao-Jan L., N iranjana S., W alldham L., dirs, *Masculin-Féminin*, Paris, Éd. La Découverte.
- Gauthier G., 2003, « Critique du constructivisme en communication », *Questions de communication*, 3, pp. 185-198.
- Gayillet I., 2002, « Constructions sociales et télévisuelles des homosexualités 1950-2000 », thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, université de Metz.
- Girardeau N., 1998, *Le sida à l'écran*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Halen P., W alter J., dirs, 2005, *Les langages de la mémoire. Littérature, médias et génocide au Rwanda*, Paris, Éd. Karthala, à paraître.
- Halperin D., 2002, « Comment faire l'histoire de l'homosexualité masculine ? », *Histoire et sociétés*, 3, pp. 22-39.
- Héritier Fr., 1996, *Masculin/féminin. La pensée de la différence*, Paris, O. Jacob, 2003.
- Jannene J-N., 1996, *Une histoire des médias. Des origines à nos jours*, Paris, Éd. du Seuil.
- Latour B., 1989, *La science en action*, trad. de l'anglais par M. Biezunski, texte rév. par l'auteur, Paris, Éd. La Découverte.
- 1991, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, Éd. La Découverte, 1997.
- Le Moëne Chr., 2004, « Questions et hypothèses sur les approches constructivistes et les recherches en communication organisationnelle », pp. 17-51, in : Mucchielli A., dir., *La place du constructivisme pour l'étude des communications*, Montpellier, Publications Montpellier 3.
- Le Moigne J-L., 1999, *Les épistémologies constructivistes*, Paris, Presses universitaires de France.
- Lodge D., 2001, *Pensées secrètes*, trad. de l'anglais par S. V. Mayoux, Paris, Éd. Rivages, 2003.
- Marche G., 2003, « La théorie *queer* et la dynamique identitaire du mouvement gai et lesbien : perspectives sociologiques sur un aspect des *Cultural Studies* », pp. 35-53, in : Kaenel A., Lejeune C., Rossignol M.-J., dirs, *Cultural Studies. Études culturelles*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.
- Mehl D., 1996, *La télévision de l'intimité*, Paris, Éd. du Seuil.
- Molénat X., 2003, « La construction sociale de la réalité », *Sciences humaines*, 140, juil., pp. 40-42.
- Mossuz-Lavau J., 1991, *Les lois de l'amour. Les politiques de la sexualité en France (1950-1990)*, Paris, Payot.
- Mucchielli A., dir., 2004, *La place du constructivisme pour l'étude des communications*, Montpellier, Publications Montpellier 3.
- Neveu É., 1999, « L'approche constructiviste des "problèmes publics". Un aperçu des travaux anglo-saxons », *Études de communication*, 22, pp. 41-57.

- Proust M., 1932, *Sodome et Gomorrhe. À la recherche du temps perdu IV*, Paris, Gallimard, 2002.
- Roth Ph., 2000, *La tache*, trad. de l'américain par J Kamoun, Paris, Gallimard, 2002.
- Sartre M., 1998, « Les amours grecques : le rite et le plaisir », *L'Histoire*, 221, pp. 30-36.
- Spencer C., 1998, *Histoire de l'homosexualité de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Éd. Le Pré aux Clercs.
- Tain L., 2003, « Le géniteur sans mesure », pp. 75-84, in : Mercader P, Tain L., dirs, *L'Éternel masculin*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- Tamagne F., 1998, « Histoire comparée de l'homosexualité en Allemagne, en Angleterre et en France dans l'entre-deux-guerres », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 125, pp. 44-49.
- 2001, *Mauvais genre ? Une histoire des représentations de l'homosexualité*, Paris, Éd. LM.
- 2002, « Homosexualités, le difficile passage de l'analyse des discours à l'étude des pratiques », *Histoire et sociétés*, 3, pp. 6-21.
- Veyne P., 1998, « Rome : une société d'hommes », *L'Histoire*, 221, p. 37.
- Watzlawick P., 1999, « La réalité est une construction », pp. 135-142, in : Cabin P., dir., *La communication. État des savoirs*, Auxerre, Éd. Sciences humaines.